**Résumé de texte (type CCINP)**

*Vous résumerez le texte en* ***100 mots (+/- 10%)***

Il se pourrait que tout faire pour trouver une place nous amène à la manquer. Ou plus exactement, nous conduise à naviguer dans l’entre-deux, comme si l’on restait marqué par cette expérience du passage, de la traversée des mondes. Peut-être n’arrive-t-on jamais tout à fait quelque part, quand on a tant traversé pour y parvenir. Comme si l’épreuve du trajet s’était substituée au lieu, comme si la dynamique et l’effort du mouvement s’étaient imprégnés en nous plus définitivement telle une inquiétude caractéristique de notre personnalité, comme si cette oscillation entre le point de départ et d’arrivée était devenue une sorte de mouvement intérieur, une intranquillité impossible à calmer.

On resterait alors toujours entre ces deux lieux, entre ces deux faces de notre identité, entre deux langues, deux pays, deux milieux. On n’est pas celui qu’on était en quittant notre famille, mais on ne sera jamais tout à fait semblable à ceux que l’on a rejoints par les hasards des circonstances, de l’exil, de la guerre ou par la force de la volonté. Annie Ernaux dit bien ce déchirement du transfuge de classe qui continue à s’identifier à ceux qu’il a quittés. Elle peine à se reconnaître dans ces femmes auxquelles elle ressemble désormais, malgré elle : « Je n’aime pas la femme que je suis devenue, ou plutôt celles qui me ressemblent. Ca s’appelle le déchirement. »

Parce qu’ils sont « à la croisée des deux mondes », comme l’analyse très justement la philosophe Chantal Jaquet, les transclasses font l’expérience d’une « double distance par rapport au milieu d’origine et par rapport au milieu d’arrivée ». Ils se caractérisent par un « ethos de la distance », c’est-à-dire une « manière d’être forgée par la pratique du passage et l’expérience de l’entre-deux ». En ce sens, comme l’exilé, le transclasse ne revient jamais tout à fait en terre connue, il n’obtient jamais complètement non plus la nouvelle nationalité. Il est marqué par le sceau d’une double différence : étranger en son pays, étranger en terre conquise. Il danse d’un pied à l’autre, ne cesse ces aller-retours intérieurs, sans jamais parvenir à vraiment se poser quelque part. Mentalement, affectivement, culturellement, il est constamment pris dans ces va-et-vient entre deux pôles. Deux manières de se comporter, deux usages de la langue. L’intensité avec laquelle chacun de ces deux pôles l’attire varie au cours de l’existence, comme la lune influe sur les marées. L’amplitude de ces mouvements intérieurs, l’intensité du déchirement rythment les vies de ceux qui restent des « déplacés », nageant presque toujours à contre-courant, qu’ils remontent vers l’origine ou qu’ils visent l’horizon. […]

Ainsi les fruits de nos efforts pour nous élever dans cette nouvelle sphère nous échappent, nous sommes dans ce monde comme les enfants derrière la vitre, spectateurs bien plus qu’acteurs. Il reste inaccessible, alors qu’il est devant nous. Nous y entrons comme des « figurants », selon le terme utilisé par Annie Ernaux, comme si notre propre vie restait à distance, comme si on ne prenait pas vraiment part à ce qui a lieu. […]

Ainsi je me souviens de cette présence diffuse, vague, de la difficulté à pénétrer dans le réel, comme si sa matière était trop dense, lourde, épaisse, comme si un voile indéchirable m’en séparait. Je me souviens de cette difficulté à prendre part, à m’insérer dans la conversation, à entrer dans la ronde, à faire partie de l’équipe. Je me souviens de mes intimes prières de m’insérer. Comme si quelque chose de l’ambiance, de cette matière intangible et pourtant sensible, ce halo d’existence et de visibilité qui nous entoure nous évitait et nous excluait. Et on reste à quai, à distance, comme paralysé, incapable de s’immiscer dans ce cercle invisible de la présence. On aimerait entrer dans la danse, mais il nous manque l’élan, l’audace, la confiance. Il nous manque l’aisance et la souplesse. Ou peut-être, dans le fond, l’envie, l’intérêt. Comme si ce spectacle gardait à nos yeux trop d’étrangeté, au point de nous paraître parfois absurde.

« Être là sans être là ». Trouble dans la place. Telle est la difficulté du « déplacement », qui est un profond « bouleversement », c’est-à-dire un grand désordre produit par une action violente. Il y a dans ce déplacement une violence, celle du déchirement. Il y a quelque chose qui ne sera jamais bien rangé. Il reste quelque chose de ce désordre quand on est transfuge de classe, quelque chose de cet entre-deux et le sentiment de n’être jamais vraiment tout à fait présent à ces nouveaux lieux, ces nouvelles manières d’être, qui continuent à glisser sur nous sans vraiment « prendre ». Pour Chantal Jaquet, le transclasse est « *out of place* ». […] C’est un être « en transit [qui] vit dans les intermondes ». Il est, au sens fort, un « revenant », il navigue, comme un fantôme, entre deux temporalités.

On peut en effet considérer comme un avantage le fait de n’être enraciné nulle part. Ne pas avoir de place fixe, être capable d’aller d’un espace social à un autre, d’une époque à une autre, pouvoir se mettre à la place des autres pour mieux les comprendre, n’est-ce pas un certain privilège ? N’être jamais tout à fait accordé, se sentir en décalage nous préserve d’une adhésion aveugle, crée une distance critique nécessaire à toute forme d’étude de l’humain.

Claire Marin, *Être à sa place*, Paris, L’Observatoire, 2022, p.91-98

**ANALYSE DU TEXTE**

1. **Le transfuge de classe ne parvient pas à trouver sa place dans la société (§1-3)**
2. Un perpétuel « entre-deux »

À force de vouloir « trouver une place » sociale, on peut rester entre deux mondes, et rester pour toujours marqué par l’effort du trajet symbolique effectué.

La personnalité de l’individu devient **alors** « inquiète », instable, fragile.

1. Deux identités hors d’atteinte

* Le transfuge de classe est **donc** marqué par deux identités, celle du départ et celle de l’arrivée, sans pouvoir en acquérir véritablement une : il est victime d’une double distance.
* Il devient **ainsi** une figure d’exilé dans la société, victime de sa migration entre deux classes, ce qui crée une incertitude sociale et culturelle.

1. **Les efforts individuels sont alors vains : le transclasse est spectateur dans sa nouvelle communauté (§4-7)**
2. Être à l’extérieur de sa propre vie

* Ce sentiment d’être spectateur de la nouvelle vie a été étudié par Annie Ernaux.
* Moi-même, je suis un témoignage de ces difficultés à s’insérer dans un nouveau monde ; j’ai toujours senti une frontière invisible avec les autres, sans avoir de véritable entrain particulier pour la franchir complètement et me fondre dans ma nouvelle communauté.

1. La violence de ce décalage…

* De ce trouble naît une violence pour l’individu : un effet de désordre à la fois interne (un déchirement) et externe (le transclasse vit ailleurs et ne se « range » pas dans le monde).

1. … est aussi une force

* En effet, une telle capacité à se mouvoir dans la société offre une possibilité rare d’observer avec recul les mécanismes de l’être humain.

**PROPOSITION DE RESUME**

Lorsqu’on cherche à tout prix à intégrer un nouveau groupe social, le risque est de rester sur le chemin20 //, pour toujours marqué par le trajet, incertain et fragile. Le transfuge de classe est à distance autant de son ancienne40 // identité que de la nouvelle et devient comme un migrant social et culturel.

On demeure alors spectateur de sa propre60// vie. J’en suis le témoignage, toujours séparée des autres par une frontière invisible, sans trouver la volonté de participer80// pleinement à ma nouvelle communauté. Cette incertitude provoque une grande violence pour l’individu, déchiré intérieurement. Cependant, elle est aussi100// une force pour observer plus exactement autrui et ses mécanismes.

= 110 mots